

l'empire, laissait-il après lui l'humanité plus malade, Rome complètement ouverte au retour de la tyrannie, les traditions vitales de l'empire enfamées, et le temps propice de la monarchie romaine fini sans retour.

LIVRE SEPTIÈME

CONCLUSION

CHAPITRE PREMIER

RÉSUMÉ DE L'ÉPOQUE ANTONINE

Résumons tout ce livre en quelques mots :

Nous avons repris l'histoire de Rome et de l'empire romain au moment où se calmèrent les trois années d'agitation révolutionnaire qui avaient accompagné la chute de Néron. L'avènement de Vespasien a marqué le commencement d'une ère plus paisible.

Après le règne de sa famille, mi-parti de sagesse et de tyrannie, d'Auguste et de Néron, nous avons été témoin de ce singulier et heureux phénomène, la transmission successive du pouvoir à cinq princes ni héréditaires ni élus, mais adoptés. Ce choix de l'un par l'autre a donné au monde romain ce qu'il ne pouvait guère espérer voir, cinq

règnes d'hommes de bon sens et, relativement parlant, d'honnêtes gens. C'est la grande, la belle époque, l'époque bénie de l'empire de Rome.

Pendant toute cette époque, l'empire romain a été romain autant qu'il le pouvait être. Le prince a été, quoique politiquement absolu, personnellement modéré, modeste, simple. La clémence a été à l'ordre du jour, et, grâce à la clémence, la sécurité et la paix, que les supplices ne peuvent donner, et que, dans l'empire romain surtout, les supplices ne pouvaient que détruire. L'économie a été à l'ordre du jour; et la sagesse financière, si nécessaire à la puissance de toutes les nations, était surtout précieuse à Rome, à qui elle épargnait du sang. L'empire s'est affermi au dehors, grâce à l'esprit militaire réveillé, honoré, exercé, tandis que, depuis Tibère, l'esprit militaire était suspect, abaissé, tenu dans l'inaction. L'empire s'est affermi au dedans par le vieil esprit romain, maintenu, excité, relevé, tandis que, depuis Tibère, le vieil esprit romain était proscrit, défiguré, humilié. Malgré l'envahissement des idées, des mœurs et des cultes de l'Orient que la tyrannie avait protégés, Rome s'est fait honneur d'être encore un peu romaine, c'est-à-dire vertueuse et libre, dans la mesure où il lui était possible d'être vertueuse et d'être libre.

Et (chose que j'aime, en ce même temps où Rome et l'empire restaient ou redevenaient romains, les cités de l'empire redevenaient ou au moins restaient un peu elles-mêmes. On était encore un peu Athénien à Athènes, Marseillais à Marseille, Espagnol à Cordoue. En d'autres termes, une certaine liberté, restreinte et modérée, il est vrai, était partout. Cette vie des cités, que j'ai déjà

peinte, ne se ralentissait pas encore; elle avait ses accidents, ses souffrances, ses ambitions, ses revers; mais enfin on vivait. Les cités vivaient, et par suite l'empire vivait.

A cause de cela seul, la domination de Rome était tolérée, acceptée, on peut même le dire, aimée. On avait cessé de se révolter contre elle par esprit national, comme aux premiers temps après la conquête. On ne se révoltait pas encore contre elle par suite des calamités publiques et de l'affaiblissement de son empire, comme on le fit plus tard. On n'était encore ni découragé, ni mécontent, ni ennuyé; on supportait d'être sujet de Rome. La liberté du municipe faisait la santé morale de l'empire.

De plus, dans cette situation, reposée sinon heureuse, perceait un progrès moral que j'ai signalé à plusieurs reprises parce qu'il s'est présenté plusieurs fois devant moi.

Sous le règne de la famille Flavia, nous avons remarqué, au milieu d'une corruption, certes bien grande, un certain retour de l'esprit de famille et de la moralité privée.

Sous Trajan et après lui, nous avons vu un développement des idées philosophiques, qui avait commencé avec les prédécesseurs de Sénèque, mais qui s'opérait plus largement depuis que l'élection de Nerva avait mis la philosophie sur les marches de la chaise curule impériale. La notion du Dieu un et suprême devenue chez les philosophes universelle et presque banale; l'idolâtrie et la mythologie attaquées, je ne dirai pas plus hardiment (ce n'eût guère été possible), mais avec une conviction plus sincère et plus honnête qu'elle n'avait encore été parmi les païens; un sens moral chez les philosophes, aussi intelligent que pouvait l'avoir eu Sénèque, plus conséquent, plus soutenu, plus digne, plus sérieux.

Enfin, sous Hadrien principalement, mais aussi sous les trois autres règnes de Trajan, d'Antonin et de Marc Aurèle, nous avons applaudi à un travail législatif, amené par les idées et secondé par les mœurs, pour modifier peu à peu l'ordre social dans un sens qu'il faut bien que j'appelle chrétien, car je ne lui connais pas d'autre nom; pour adoucir les aspérités de l'esprit national; pour faire disparaître les dernières rigueurs de la loi de famille; pour alléger les souffrances et surtout pour diminuer la plaie de l'esclavage. Sous l'influence de ce travail, des idées qui le préparaient et des mœurs qui le secondaient, on peut croire que l'esclavage a eu quelques remèdes de plus et quelques victimes de moins.

Mais, en outre, sous chacun de ces princes, est apparue une chose aussi nouvelle, plus nouvelle que toutes celles-là dans le paganisme : la bienfaisance; quelque chose de moins que la charité, quelque chose de plus que la pitié; la bienfaisance pour laquelle l'idiome romain n'avait pas même de nom. On a vu, entre autres, ces fondations pieuses, ces fondations pour les enfants, dont Nerva a eu la première idée, que Trajan a transmises à Hadrien, Hadrien à Antonin, Antonin à Marc Aurèle, auxquelles chacun a ajouté ses largesses, son nom ou le nom des morts qui lui étaient chers : de sorte qu'il y a eu un certain nombre d'orphelins dotés et entretenus par Antonin en mémoire de Faustine, absolument comme dans les siècles chrétiens on a pu donner du pain à un certain nombre de pauvres pour le repos d'une âme bien-aimée.

Que maintenant, remontant à la source de ce progrès, nous ayons rencontré l'influence chrétienne, qui peut s'en étonner? L'âme humaine, dit un des Pères de cette époque, est naturellement chrétienne. Oui, sans doute;

mais encore fallait-il que la lumière évangélique eût paru au monde pour délivrer ces âmes et les rendre à leur propre nature. Tous ces princes étaient certes bien éloignés d'être chrétiens; cependant qu'eussent-ils été sans le christianisme à côté d'eux? Trajan eût été un centurion dur et débauché et n'eût pas eu la pensée de ces fondations miséricordieuses qui contrastent si singulièrement avec bien des faits de sa vie. Hadrien eût été pire en cruauté et en débauche, d'autant plus qu'en sa qualité d'artiste, il se fût jugé affranchi de la discipline que gardait au moins le soldat; Hadrien, sans le christianisme à côté de lui, ne se fût certes pas imposé l'ennui de réformer laborieusement et par lui-même la jurisprudence romaine dans le sens de l'humanité et de l'équité. Antonin eût été un bon fermier toscan, âpre à la poursuite de ses créances et à la vente de son blé, administrant l'empire comme Caton administrait son domaine. Marc Aurèle eût été un philosophe orgueilleux et d'une assez faible portée d'esprit, sans rien de ces sentiments désintéressés, humbles, droits, sincères qui, se rencontrent parfois chez lui. Tous ces princes païens n'auraient pas valu mieux qu'Auguste, et même, parce qu'ils étaient moins habiles, auraient moins valu.

Voilà donc ce qu'opérait le christianisme persécuté. Voilà ce qu'il opérait à plus forte raison lorsqu'on ne le persécutait pas. Et, grâce à un certain bon sens qui gagnait du terrain, grâce à un certain jour qui se faisait, grâce à une sympathie qu'établissaient insensiblement et forcément de tels actes chez les princes, de telles idées chez les philosophes, de telles vertus chez les chrétiens, l'esprit de persécution ne laissait pas que de s'affaiblir. En ce siècle-là, la persécution fut locale et populaire bien plus que

générale et politique. Le peuple la demandait, les proconsuls l'ordonnaient parfois; mais Trajan ne l'ordonne qu'en des termes restreints et embarrassés; mais Hadrien en vient à un édit de tolérance; mais cet édit de tolérance, Antonin le confirme et le complète.

Et c'est alors, c'est après ces trois règnes qu'une alliance, je l'ai pensé, n'eût pas été impossible entre le christianisme et l'empire; entre le christianisme libre, sans rien de plus, et l'empire tolérant, sans rien de plus. Alors eût été vaincue cette contagion orientale, ennemie de l'empire et de l'Église. Alors le génie romain, dont la vieillesse n'était pas encore de la décrépitude, aurait fini par se rajeunir et se retremper dans le bain chrétien. Alors l'empire de Rome eût pu être sauvé, et les désastres du cinquième siècle épargnés au genre humain.

C'est là ce qu'aurait pu faire Marc Aurèle. C'est là l'œuvre pour laquelle il semblait avoir été préparé par la Providence, pour laquelle il avait reçu les lumières de son esprit, les sentiments élevés de son âme, les ressources de son éducation, les exemples de ses devanciers. Il lui eût suffi de marcher dans la voie où ceux-ci avaient marché, de faire à son tour un pas en avant comme chacun d'eux, de déclarer le christianisme licite quand ses prédécesseurs l'avaient déjà déclaré innocent; il lui eût suffi, forcé qu'il était de choisir entre l'influence orientale et l'influence chrétienne, d'accorder la liberté à celle-ci et non la domination à celle-là.

Marc Aurèle ne l'a point fait, c'est-à-dire, il ne l'a point osé. Courageux contre lui-même, il a toujours été faible vis-à-vis d'autrui. Il a laissé aller l'empire, la société, les croyances, tout, au gré des mille intrigants de la cour, de

la philosophie et de la place publique. Aux clameurs de son peuple fanatique, aux caresses de sa Faustine, aux obsessions de ses précepteurs et de ses affranchis, il aurait dû refuser trois choses qu'il n'a pas su refuser: l'acceptation plus ou moins prononcée des superstitions orientales; la désignation de Commode pour son successeur; et enfin les têtes des chrétiens. Il a été plus formellement et plus systématiquement persécuteur que nul prince ne l'avait été depuis Domitien. Et par cet abandon de Rome à l'influence délétère de l'Orient, et par ce triste choix de son héritier, et par cette guerre contre l'Église, quand l'Église seule pouvait sauver Rome, Marc Aurèle a triplement perdu Rome.

La décadence commence donc avec Marc Aurèle, et nous en avons remarqué dès son temps les symptômes. Il serait plus vrai de dire: elle recommence. Cet empire si vaste et si puissant, et auquel les derniers princes avaient rendu une certaine dignité, n'était au fond qu'un vieillard et un malade. Ses vieilles plaies subsistaient toujours. Quatre-vingt-quatre années d'une royauté plus intelligente, plus libérale et plus digne avaient pu suspendre les progrès du mal, mais n'avaient pu le guérir. Politiquement, économiquement, moralement parlant, le fond de la société était le même.

Il faut dire quelques mots de ses vices pour qu'on ne croie pas la grandeur, la prospérité et la vertu de l'époque Antonine supérieure à ce qu'elles furent en réalité.

§ 1^{er}. — SITUATION ÉCONOMIQUE DU MONDE ROMAIN.

Au point de vue économique, l'empire romain, comme toutes les sociétés antiques, était gouverné par un grand fait, l'esclavage. Quelles étaient les conséquences de l'es-